

## Entre deux pôles

Michel BALLARD

*De Cicéron à Benjamin*

*Traducteurs, traductions, réflexions*

Presses Universitaires de Lille, 1992

A une époque où foisonnent les ouvrages sur la didactique et la pédagogie de la traduction, Michel Ballard, dont les travaux dans ce domaine ne sont plus à citer, nous invite avec son dernier titre, *De Cicéron à Benjamin*, à entreprendre une réflexion sur l'histoire de la traduction dans sa double dimension pratique et théorique. En effet, outre « les pratiques qui ont guidé » les traducteurs, l'auteur se propose d'étudier la perspective historique nécessaire à la théorie de la traduction, ne serait-ce que pour soutenir le discours contemporain. Or, cette perspective d'une part est absente de (presque) tous les ouvrages sur le sujet, d'autre part, lorsqu'elle est présente, comme chez Nida, elle ne l'est qu'en pointillé et débouche donc sur une vision singulièrement réductrice, puisque limitée aux approches dites modernes.

En dépit de certaines réserves dont M. Ballard lui-même fait état, la démarche est de type chronologique, mais à cette dimension temporelle s'ajoute dès le premier chapitre (« Aux sources d'une opposition fondamentale ») la dimension spatiale qui, en multipliant les horizons, nous permet de passer d'un pays à l'autre – outre l'Espagne et l'Italie aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Le lecteur est ainsi à même d'opérer rapprochements et oppositions quant aux langues traduites et à traduire (avec un glissement progressif vers les langues vernaculaires), à la nature des textes traduits (sacrés ou profanes) et aux manières de faire que figurent déjà les deux noms du titre en même temps qu'ils symbolisent les « deux pôles fondamentaux » d'une opposition tout au long essentiellement binaire. Tandis que Cicéron s'inscrit en faux contre la littéralité et réclame une appréhension globale du sens, Benjamin est présenté comme le

champion « de la manière littéraliste » et de ce que l'auteur appelle « l'influence allemande ». Au mode triadique, tel qu'il a été défini par G. Steiner dans son *Après Babel*, fondé sur la métaphore (ou mot à mot), la paraphrase (ou traduction libre) et l'imitation (dont on peut se demander si elle est encore de la traduction), M. Ballard préfère en effet l'opposition binaire qui se donne à lire dans les traditionnels synonymes et antonymes que sont : fidélité/littéralisme/littéralité/calque/mot à mot/ (voire servilité/assujettissement/asservissement), s'opposant à « autre chose », qui peut prendre le nom de : liberté/adaptation/imitation/recréation/traduction libre... Ces séquences ne sont pas plus exhaustives que ne sont rigoureuses les définitions, selon les époques ou les auteurs, que l'on donne de la notion de fidélité, pour ne citer qu'elle.

Comme le précise l'auteur dans ses conclusions, cette opposition binaire est elle-même le résultat d'une réflexion qui, au cours de l'histoire, « revêt trois formes » correspondant souvent, quoique pas de manière systématique, aux différents stades de la théorisation.

Les « remarques incidentes » sur la traduction jalonnent toute son histoire, mais sont surtout le fait de l'Antiquité. C'est ainsi que sans vouloir minimiser l'importance des textes de Cicéron et d'Horace, il apparaît qu'ils ont été l'objet de manipulations qui en ont déformé la teneur. Le premier reste d'abord un traité sur l'acquisition de l'éloquence et ne saurait donc être pris comme fondement d'une démarche et d'une pratique traduisantes, le second s'attache à poser la traduction comme repoussoir et frein à la création, idée dont on retrouvera les avatars chez Du Bellay notamment.

Les nombreuses préfaces aux traductions, qui constituent la deuxième forme de réflexion, font leur apparition dès la fin du Moyen Age. Si elles sont souvent trop pointues et dispersées, centrées sur un problème trop immédiat et spécifique, et méritent donc d'être replacées dans un ensemble plus vaste, ce sont elles aussi qui, au moins par la quantité, nourrissent la pratique au quotidien. Sous une forme ou une autre, elles nous entraînent de Jean d'Antioche ou Jean de Meung à M. Arnold ou F.W. Newman, en passant entre autres par Luther. Ce sont elles qui, en tout état de cause, contribueront, plus encore que les traités, troisième forme de réflexion, à donner à la traduction la position ancillaire qui a longtemps été la sienne (et l'est peut-être encore pour beaucoup ?), tant elles se présentent comme des défenses, tant le traducteur y éprouve le besoin de se disculper et de prendre les devants face aux critiques à venir. « La théorie de la traduction commence par des excuses ou des justifications », écrit fort justement M. Ballard, qui voit dans ce phénomène, ainsi que dans l'incapacité à apprécier

hender globalement les problèmes, les raisons pour lesquelles la traductologie a mis si longtemps à se créer « en tant que réflexion synthétique ».

Quant aux traités spécifiques, leur étude permet à l'auteur, d'une part, d'aller à l'encontre de l'idée reçue selon laquelle le discours sur la traduction, loin de s'inscrire dans un continuum, serait un phénomène relativement nouveau (cf. G. Mounin ou P. Newmark), d'autre part, en leur consacrant davantage d'espace, de mettre en perspective, voire de réhabiliter certaines figures pour lesquelles les traductologues contemporains témoignent sinon du mépris du moins une condescendance certaine. Tandis que Cary fait d'Etienne Dolet « le plus grand théoricien de la traduction », M. Ballard juge son traité (1540) somme toute embryonnaire et préfère voir en Claude-Gaspard Bachet, Sieur de Méziriac (« De la traduction », 1635), l'un des véritables pères fondateurs de la traductologie moderne. De même, tandis que l'ouvrage de Pierre-Daniel Huet (1661) ne se préoccupe guère que de principes généraux, celui de Gaspard de Tende (*Règles de traduction*, 1660) propose à l'inverse et pour la première fois une véritable codification de la traduction en partant de l'observation de sa pratique. Ce sont ces portraits-là qui, nous semble-t-il, donnent à l'ouvrage sa vraie dimension et son originalité, davantage que le catalogue qui se veut complet de certains préfaciers ou commentateurs mineurs.

Mais ce livre est aussi l'occasion de découvrir ou de redécouvrir les multiples buts et fonctions de la traduction, lesquels régissent souvent les pratiques traduisantes retenues ou rejetées dans tel ou tel pays, à telle ou telle époque, sans que jamais l'un des deux pôles de l'opposition fondamentale soit pour autant totalement écarté. La traduction est ainsi pour les Romains, face aux textes grecs, puis pour les Français du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> avec leurs « belles infidèles », source d'enrichissement linguistique des langues vernaculaires, mais aussi relais culturel. Les traducteurs témoignent d'un besoin, selon les temps et les modes, d'occidentalisation », de « christianisation », en un mot d'« adaptation » du texte de départ au nom, pour les uns, de la clarté, de la lisibilité, des insuffisances d'une langue par rapport à l'autre ou des différences linguistiques ou culturelles, pour les autres, du vieillissement des textes, du bon goût ou tout simplement du désir de plaire. Quels que soient les critères retenus : « Il s'agit bien de phagocyter une culture ou de la rendre acceptable au public d'arrivée. » A l'inverse, l'Angleterre et l'Allemagne du XVIII<sup>e</sup>, puis du XIX<sup>e</sup> siècle, traduiront en partie contre les « belles infidèles » françaises ou leurs disciples, ce qui explique la voie moyenne d'un Dryden, le respect de l'esprit et du style de l'auteur d'un Tytler ou l'identification de la traduction à l'original d'un Goethe.

On découvre, à cette occasion, qu'il y a là matière à questionnements dont certains auraient peut-être mérité d'être poussés plus avant. Comment expliquer, par exemple, que l'asservissement du texte de départ à la langue d'arrivée soit le fait aussi bien d'un texte sacré, comme la Bible, traduite par un Luther, à une époque où la langue allemande en mouvance cherche à s'affirmer, que des textes profanes dans la France des « belles infidèles », c'est-à-dire dans un pays dont la position « impérialiste » en matière de langue et de culture est indéniable ? Par-delà des problèmes de goût, de mode ou de public, ne pourrait-on lire dans les tortures parfois infligées aux originaux le reflet de choix politiques et idéologiques plus profonds et plus décisifs ? De même, l'évolution de la terminologie dans les titres, de la « translation » à la « traduction » en passant par l'« interprétation », de l'« art » à la « science » en passant par les « règles », pourrait-elle sans doute être le lieu d'un discours parallèle.

Ce livre est enfin une histoire de filiations, ne serait-ce que parce qu'en filigrane s'y déroule le thème de la retraduction et de la réactualisation, qui si souvent la motive. Si l'on trouve la traduction comme « révélation », autrement dit la nécessité, pour traduire la Bible, de l'aide de Dieu et des théologiens, aussi bien chez Philon d'Alexandrie que chez Luther, on trouve aussi déjà présente chez saint Jérôme la métaphore de la traduction comme « lutte », comme « victoire à emporter » que nous proposons aujourd'hui Nida et Cary.

Il s'agit là, en résumé, d'un ouvrage clair et riche, fort bien documenté, abondamment annoté, doté d'un index clair et facilement utilisable, même si l'on ne s'explique pas toujours l'absence de certains noms (Hölderlin ou Nietzsche), qui satisfera les exigences de tous les spécialistes en mal d'information et qui, en démontrant l'interpénétration et l'interdépendance de la traduction et de la traductologie, s'attache à réconcilier théoriciens et praticiens.

Claude Demanuelli